

L'ambition qui se cache sous le voile de la  
vieillesse ne levoit son drapeau que  
ceux qui sont de sa loi et le vent de la  
d'ambition de violence et d'assaut : tant  
souvent de vainc, on ne voit que des  
tant nous conspérons, tant les lois on  
principes au peuple sans cesse en  
tout nous réprobation. Le plus est  
de nous à une autre et de nous à  
craindre et de nous à la suite de  
partir, de nous à la suite de  
ni se vengent et de nous à la suite de  
pendre et de nous à la suite de  
luis de nous à la suite de  
rôle. Et si on s'élève, on se  
craindre, de nous à la suite de  
et de nous à la suite de  
général de nous à la suite de  
delle. Et si on s'élève, on se  
prouve, on s'élève, on se  
lui s'élève.

Il y a un grand nombre de  
de nous à la suite de  
de nous à la suite de  
de nous à la suite de

CHAPITRE V  
**LES RUINES**

ET

**LES CONSTRUCTIONS.**

Les ruines sont le fruit de la  
révolutions; qui d'ailleurs nous  
de rendre. Quoiqu'il soit, leur  
d'être, et en effet, on ne  
de nous à la suite de  
de nous à la suite de

LES RUINES  
ET  
LES CONSTRUCTIONS.

— 48 —  
CHAPITRE XV.  
Ne soyons pourtant pas injustes envers les révolutions ; qui d'ailleurs sauraient bien nous le rendre. Quoiqu'il soit dans leur nature de détruire, et qu'elles s'en prennent assez volontiers aux monumens , pour atteindre en eux des principes et des souvenirs ; il arrive parfois

qu'elles dédaignent cette besogne vulgaire et en laissent la charge aux architectes. La nôtre, j'entends celle de 1830, s'est montrée tout à fait bénigne à l'égard des édifices. Les pavés ont respecté les pierres de taille. Hors l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois et l'Archevêché, lesquels encore n'ont pas été frappés du premier coup, je ne vois pas que la victoire de juillet ait commis de grands dégâts. Si le jardin des Tuileries, défoncé par la pioche et sillonné par le chariot, a long-temps été un marais de plâtre et de boue, si plusieurs des compartimens tracés par Lenôtre ont disparu, si maintenant on travaille à gâter l'oeuvre de Philibert Delorme, tout cela n'est pas violence de multitude déchaînée, mais caprice de locataire; il faut le dire, car j'ai vu bien des gens s'y tromper. Les conquérans du château s'étaient contentés de fouiller les caves, quelques uns disent les armoires, et de faire place nette pour l'emménagement de la future royauté.

Le Louvre n'a guères perdu, au dehors, qu'un assez vilain buste de Louis XVIII, qui écrasait de sa masse la porte du Musée. Dans l'intérieur, on

pouvait craindre pour les tableaux. Il n'en a péri qu'un seul, celui qui représentait le sacre de Charles X; je doute que la gloire du peintre ait beaucoup à s'en plaindre. D'autant mieux qu'il lui restera la plus belle production de son talent: l'entrée de Henri IV à Paris. Cependant un accident peu connu a légèrement endommagé cette brillante page d'histoire. Une balle, dirigée contre la tête du bon roi, a traversé la figure de Sully. Ce plomb obéissait à la Charte mieux que la main qui l'a fait partir. Il mettait en action la responsabilité des ministres. Les salles du conseil d'état, ornées par la munificence du roi déchu, n'ont pas souffert de l'invasion. Si le corps délibérant, pour l'agrément duquel la restauration s'était mise en frais de tous ces travaux, ne siège plus dans le palais des rois, ce n'est pas que le local lui manque, ni qu'on l'ait retranché lui-même du budget. C'est tout simplement parce qu'il coûtait trop à la liste civile de lui fournir le feu et la chandelle, sans compter qu'il ne payait pas de loyer. On l'a renvoyé se chauffer à l'auberge.

Quant au Palais-de-Justice, je vous ai dit ce

qu'on y avait brisé. Le Luxembourg n'a souffert que dans son personnel, dont une grande partie a été dispersée. Mais on a trouvé de quoi remplir les lacunes, et quand les nouveaux venus se seront défaits de quelques mauvaises habitudes, je vous assure qu'il n'y paraîtra presque pas. La Bibliothèque n'a couru aucun danger; les voleurs l'ont trouvée garnie de toutes ses richesses. La Colonne y a gagné une inscription latine, qui a servi à désarmer une émeute. Lorsque les admirateurs de la gloire impériale ont vu gravés sur l'airain des caractères inintelligibles, ils se sont retirés fort contents. De plus, on leur a promis de replacer sur le faite de ce monument triomphal, aussitôt qu'il y aurait de l'argent de trop, une statue de Napoléon, non pas en empereur romain, comme cela se faisait dans son temps, mais en redingote, en bottes fortes, coiffé de son petit chapeau, et tenant en main une lorgnette, pour que le grand homme puisse au moins nous apercevoir de si haut. L'Institut est resté tel qu'il était, sauf qu'il porte sur ses murs les cicatrices de la fusillade, objet de souvenir haineux pour les uns, occasion pour moi de pensée consolante,

puisque chacune de ces balles qui ont creusé leur trou dans la pierre, pouvait terminer une existence d'homme. Quant aux statues, elles sont toutes debout, moyennant un léger anachronisme qui leur a servi de sauve-garde. Henri IV sur le Pont-Neuf, Louis XIV sur la Place-des-Victoires, Louis XIII dans sa solitude de la Place-Royale, ont arboré le drapeau tricolore, et semblent adhérer au nouvel ordre de choses, en leur qualité d'inamovibles. Les géans du pont Louis XVI menacent toujours les passans, et rappetissent nos hommes d'état qui traversent leur double haie pour se rendre au lieu de leurs séances. Il n'a été besoin que d'effacer sur un bouclier, de détacher d'une couronne quelques fleurs-de-lys; j'ai vu le moment où l'on allait décorer l'écu de Bayard de cet emblème singulier qui ne rappelle rien, qui ne signifie rien, de ce coq sans renom dans l'histoire, aujourd'hui encore sans caractère officiel, et qui, pour cette raison peut-être, est devenu étrangement populaire.

Notre révolution, à nous, n'a donc fait que peu de ruines matérielles. Celles que nous ren-

controns à chaque pas, ces édifices qui s'élèvent à quelques pieds de terre, ces piédestaux qui n'ont rien à porter, ces fûts de colonnes sans couronnement, ces assises inégales et imparfaites où l'herbe croît en liberté; ce ne sont pas des débris, ce sont des essais. Ce sont des entreprises de notre temps, conduites jusqu'où elles peuvent aller. Car, il faut bien le reconnaître, l'âge de bâtir est passé pour nous. Nous pouvons abattre des hôtels pour construire sur leur emplacement des maisons à cinq étages, percer des murs pour y loger des marchands, convertir des palais en bazars, des jardins en carrefours, élargir nos rues et rétrécir nos cours, ouvrir des passages, décorer des théâtres et des cafés, en courant les risques des non-valeurs et des faillites. Encore ne faut-il pas aller trop vite et entreprendre trop en grand dans ce genre. Car la spéculation même a ses déserts. La population a manqué aux logemens. Dans la seule enceinte de Paris, on trouve d'immenses solitudes comme aux lieux d'où l'incendie, la conquête et la peste ont depuis long-temps chassé les hommes. En ce moment même, il y a concurrence parmi les terrains abandonnés, et c'est à qui se fera le

plus vaste, le plus vide, le moins utile, le plus besoigneux, pour tâcher d'attirer dans son sein l'Entrepôt. Les oreilles municipales ne savent à qui entendre. C'était bien la peine de déraciner et de démolir!

Le génie de notre civilisation peut porter aussi sa prévoyance jusqu'à rendre les prisons commodés, agréables et saines. C'est même un soin de première nécessité, dans lequel tous les partis devraient se réunir. Car, pour peu que nos discussions et nos expériences continuent à prendre pour objet la recherche de l'état le plus libre, il faut nous attendre à passer, chacun à notre tour, sous les verroux.

Mais entreprendre de ces édifices qui défient le temps, qui conservent à travers les siècles la mémoire de l'époque où ils ont été créés, qui éternisent la gloire d'un homme, ou portent le témoignage d'une croyance sûre de sa durée, d'un événement qui fonde un avenir, voilà ce qui ne nous appartient plus. L'Empire avec toute sa puissance, la Restauration avec toute sa bonne volonté, n'ont pu venir à

bout, celui-là d'un arc-de-triomphe, celle-ci d'une église. De l'Etoile à la Bastille, l'art de nos jours n'a semé que de honteux avortemens, lorsqu'il a voulu s'élever au-dessus des spéculations bourgeoises ou industrielles. Toutes les maisons qui se dressent autour de la Magdeleine seront louées, depuis l'écurie jusqu'aux combles, avant que ce temple soit terminé, dût-il changer encore une fois de destination. On parle d'ajouter au Louvre l'aile qui lui manque. Cela était bon à dire dans la discussion de la liste civile; mais je ne crains pas le démenti en affirmant que notre siècle ne verra pas ce prodige. Le vieux palais des rois restera manchot.

J'ai lu quelque part que le poète Dufresny disait à Louis XIV : « Je ne regarde jamais le » nouveau Louvre sans m'écrier : superbe monument de la magnificence royale, vous seriez » achevé si l'on vous eût donné à l'un des quatre » ordres mendiants, pour tenir son chapitre et » loger son général. » Le franc-parler des poètes avec les rois m'a toujours paru suspect; cependant il y a un grand sens dans ces paroles, et ceux-là les ont bien peu comprises qui les ont

trouvées plaisantes. Or, maintenant que nous n'avons plus d'associations religieuses, excepté la maison de banque saint-simonienne qui fait faillite, la troupe foraine de Châtel, qui s'abrite sous des planches, et les Templiers, qui paient un loyer au cinquième étage, si tant est qu'ils le paient; où trouver, je vous prie, la puissance d'exécution, de volonté, de persévérance, qui manquait à Louis XIV ? Pour moi, je suis tenté de croire qu'en élevant un temple au commerce de Paris, l'architecture monumentale a construit son propre mausolée. Et de là je conclurai que nous devons, sous le bon plaisir des révolutions, conserver précieusement ce qui nous reste d'églises, de palais, de jardins publics, d'hôpitaux surtout, en consacrant, à les entretenir, l'argent que nous perdons à poser des premières pierres.